



HAL
open science

Le travail dans *News from Nowhere* (1890) de William Morris

Joëlle Harel

► **To cite this version:**

Joëlle Harel. Le travail dans *News from Nowhere* (1890) de William Morris. *Alizés : Revue angliciste de La Réunion*, 2005, 25-26, pp.64-83. hal-02344082

HAL Id: hal-02344082

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02344082>

Submitted on 3 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le travail dans News from Nowhere (1890) de William Morris

William Morris (1834-1896), artiste britannique engagé aux côtés des socialistes, voulut offrir à ses lecteurs une vision de la société différente de celle qu'ils avaient de l'Angleterre de 1890.

Il eut l'idée de publier une utopie car il admirait beaucoup le roman *Utopia* de Thomas More¹ et était convaincu de l'importance de son message pour les socialistes du XIX^{ème} siècle :

In short this work of the scholar and Catholic, of the man who resisted what has seemed to most the progressive movement of his own time, has in our days become a Socialist tract familiar to the meetings and debating rooms of the political party ².

En outre, il décida de répondre directement au livre qu'Edward Bellamy avait fait publier en 1888 à Boston, *Looking*

¹ St. Thomas More, 1478-1535, ministre d'Henry VIII, fut décapité pour avoir refusé d'abjurer sa foi catholique et de reconnaître le roi comme autorité suprême de l'Eglise. Il fut canonisé en 1935.

St Thomas More écrivit *Utopia* en 1515, alors qu'il menait, en tant que juriste au service du roi, des négociations commerciales avec les ambassadeurs flamands à Bruges ; ce livre fut publié en 1536.

² Morris, « Foreword to *Utopia* by Sir Thomas More », Kelmscott Press, 1893, in *News from Nowhere*, 373.

Backward, 1987-2000, et qui appartenait à ce genre littéraire. Ce roman de fiction politique eut un retentissement considérable en Amérique puisqu'en 1890, 162 *Bellamy Clubs* furent créés dans 27 états ainsi que plusieurs journaux à Boston: *The Nationalists* puis *The New Nation* ; Edward Bellamy y plaidait pour la nationalisation des moyens de transport, des mines, des banques et du commerce, d'où le nom de son mouvement, en réalité très proche des courants socialistes européens.

Morris opposait à la vision industrielle et rigide de la société du futur de Bellamy une fédération de communautés agrico-industrielles travaillant de manière autonome. Il insista sur l'aspect communautaire de son socialisme qu'il nomme « communisme ».

Tout comme les moines du Moyen Age, époque qu'il affectionne, il voulait que chacun reçoive selon ses besoins. Bellamy et Morris avaient deux conceptions opposées du travail ; pour l'Américain³, une organisation militaire de la production était nécessaire car l'homme essaie naturellement d'échapper à ses obligations envers la société.

Au contraire William Morris⁴ voulait rendre à l'homme la liberté de s'investir dans les activités de son choix car il pourrait s'y épanouir. En fait : « Morris started out not with the Marxist question 'Who are the workers?' but with the more deeply revolutionary question 'What is work?' »⁵.

³ « Bellamy treats work as a necessary evil, as something which can only be made more tolerable by reducing the amount of it (through the application of machinery to production) », (David Leopold, « Introduction », in William Morris, *News from Nowhere*, Oxford : 2003, xiv).

⁴ « [Morris] abhorred Bellamy's scheme because it seemed to threaten the extinction of art [...] and of genuine individuality », (James Redmont, 1970, « Introduction », in William Morris, *News from Nowhere*, London : Routledge and Kegan Paul Ltd, 1974, xxxviii).

⁵ Northrop Frye, « Varieties of Utopia », in F. E. Manuel (ed.), *Utopias and Utopian Thought*, Boston : Houghton Mifflin, 1966, 45.

1. La critique de la société industrielle

1. Du projet communiste à la publication d'une fiction politique

De nombreuses œuvres⁶ depuis *La République* de Platon, 427-347 av. J. C., avaient tenté de décrire une cité idéale où la propriété privée et l'argent seraient abolis, où tout manquement aux nouvelles lois serait sévèrement puni, où une nouvelle élite se substituerait à l'ancienne et où le travail serait organisé différemment.

Plus tard, les premiers chrétiens pratiquèrent la communauté des biens et du travail. Morris, héritier de cette tradition philosophique, revendiqua le terme de 'communiste' en souscrivant aussi à l'idée marxiste de la valeur du travail. Les travailleurs sont collectivement les propriétaires de la production et donc peuvent se partager les résultats de leur labeur.⁷

⁶ Plutarque, 50-125 av. J.C., avait écrit *Une Vie de Lycurgue* où les Spartes redistribuaient la richesse, ce qui avait permis la disparition de la pauvreté. La démonétisation de l'or et la suppression de la monnaie avaient conduit à la baisse de la criminalité. Francis Bacon, baron Verulam, 1561-1626, déclara dans *New Atlantis*, 1626, que les progrès techniques permettraient d'améliorer la vie des habitants. « Etienne Cabet, [1788-1856] prôna l'égalité du communisme fraternel et l'emploi généralisé des machines ainsi que la collectivisation des terres [...] Cabet considérait que le christianisme était une doctrine contre la propriété et son utopie communiste, *Icarie*, [1840], est fondée sur le « vrai » christianisme ».

Cabet rejetait toute idée de révolution. En *Icarie*, l'Etat joue un rôle essentiel : issu du suffrage universel, il est propriétaire des moyens de production, distribue les biens de consommation et assure l'éducation de tous. Théodore Hertzka, 1845-1924, né à Budapest, était un économiste de l'Ecole de Manchester ; il développa une doctrine, fondée sur la confiance dans la loi naturelle et le 'laissez-faire', où il suggérait la propriété collective du sol par des associations ouverte à tous.

Il publia à Vienne, en 1890, *Un voyage à Terre-Libre*, qui fut traduit dans de nombreuses langues étrangères, dont le français en 1894. Son succès retentissant provoqua la création de nombreuses associations de « Terre-Libriens » en Europe et aux Etats-Unis décidés à tenter l'expérience en Afrique...

⁷ Voir, 'Marx', in Maurice Baslé, Françoise Benamou, Bernard Chavance, Alain Gélédan, Jean Léobald & Alain Lipietz, *Histoire des Pensées Economiques, Les fondateurs*, Paris : Sirey, 1993, p. 288-310.

a) *De More à Morris*

L'originalité de William Morris, par rapport à St. Thomas More tient à la suppression de toute élite et de toutes lois puisque tous les citoyens sont égaux, libres et animés d'un sentiment de fraternité. William Morris rendit hommage à la devise de la République Française en s'appropriant les valeurs fondatrices de ce pays, dont il admirait les épisodes révolutionnaires qui permirent partiellement au peuple d'atteindre les buts qu'il s'était fixés. Morris déplorait cependant que la bourgeoisie se fût emparée des rênes du pouvoir pour déposséder le peuple de sa pleine souveraineté sur la république.

Un changement de régime était pour Morris indispensable pour établir un autre ordre politique, mais aussi économique, où les travailleurs seraient enfin libres de choisir leurs activités, d'échapper aux angoisses inhérentes au chômage et à la misère et de se soustraire à l'exploitation que leur imposaient les classes improductives. Morris avait déjà largement écrit sur ces thèmes, mais ces textes politiques, publiés dans *The Commonweal*, journal qu'il avait fondé, ou dans d'autres recueils⁸, n'atteignaient qu'un nombre restreint de sympathisants à la cause socialiste.

En effet, l'auteur participait régulièrement aux réunions locales organisées par les différents groupes politiques qu'il fréquenta comme la *Socialist Democratic Federation* de 1883 à 1884, puis la *Socialist League*⁹ et la *Fabian Society*¹⁰. Il réclamait la justice sociale, la fin de l'exploitation des pauvres et des travailleurs et une redistribution égalitaire des richesses.

⁸ La *Fabian Society* publia des textes de Morris : « How We Live and How We Might Live », « The Aims of Art », par exemple, et consacra de nombreux séminaires à l'étude de ses idées. Morris fit paraître un texte majeur sur le travail, « Useful work versus Useless Toil », avec *The Hopes of Civilization*, (in William Morris, *News from Nowhere*, London : Penguin, 1998).

⁹ Il fonda la *Socialist League*, l'année de sa rupture avec le marxiste Hyndmann, dirigeant de la SDF.

¹⁰ Fondée par Sidney Webb et Beatrice Webb, Annie Besant et George Bernard Shaw.

b) Le Bloody Sunday mène à la Révolution

Le 13 décembre 1887, Morris participa au nom de la *Socialist League*, à une grande manifestation à Trafalgar Square qui rassembla plus de 100 000 chômeurs et militants socialistes ou anarchistes. Les autorités prirent peur devant cette foule désespérée qui, comme les fois précédentes, exigeait du travail ; les meneurs, dont William Morris, ne purent prononcer leurs discours et les forces policières se jetèrent sur les manifestants¹¹. La violence de la répression fit brutalement comprendre à Morris que seule la révolution pouvait permettre au peuple d'atteindre ses objectifs économiques et politiques et de connaître enfin un bonheur paisible. Morris se servit de cet épisode sanglant dans le roman pour rappeler au lecteur l'attitude répressive du gouvernement face à des hommes désarmés qui ne réclamaient que du travail et pour lui expliquer la réaction des soldats qui n'avaient pas hésité à tirer sur des ouvriers désespérés mais pacifiques.

Le droit au travail était un point fondamental pour Morris et marqua toute son œuvre politique et littéraire. Deux années après « Useful Work versus Useless Toil », il reprit les mêmes arguments et publia *News from Nowhere*, pour atteindre un plus large public. C'est une pastorale, une utopie, qui décrit le résultat de la mise en application de son projet politique. Le lecteur doit se laisser séduire par cette société d'abondance et de paix où règnent la liberté et l'égalité, et où tous sont heureux de travailler et d'exprimer leurs talents artistiques, tandis que les souvenirs de l'exploitation de la classe ouvrière à la fin du XIX^e siècle lui sont largement rappelés. Au chapitre VII, Morris fait une première allusion aux nombreuses manifestations de chômeurs qui se déroulèrent à Trafalgar Square ; Guest se souvient de l'un de ces affrontements entre les manifestants et l'armée en 1887:

The said square guarded up to the edge of the roadway by a four-fold line of big men clad in blue, and across the southern roadway the helmets of a band of horse-soldiers (77).

¹¹ A partir du 8 novembre les réunions à Trafalgar Square furent interdites au nom du *Riot Act*.

Puis il laisse la parole à Old Hammond, au chapitre XVII, pour décrire comment une autre manifestation de travailleurs marqua le début de la révolution. Morris désirait que l'ouvrier, loin de la servitude qu'il connaissait dans les usines, bénéficie de la même existence confortable et enrichissante intellectuellement dont il jouissait lui-même.

2. *L'esclavage des travailleurs et la Révolution Industrielle*

L'auteur utilise régulièrement le terme d'esclaves pour désigner les ouvriers de l'époque victorienne regroupés dans les usines et les mines, où ils participent à la production de masse et à l'accumulation des richesses de l'empire britannique¹²: « the hapless, helpless people had to sell themselves into the slavery of hopeless toil » (125). Morris s'insurge contre cette exploitation des plus démunis par les classes dirigeantes, pour la plupart improductives. Morris s'élève contre : « an article of the creed of modern morality that all labour is good in itself – a convenient belief to those who live on the labour of others »¹³.

Morris désirait que le travailleur partage son rêve d'une existence idyllique dans une utopie socialiste. Il voulait réduire la pénibilité du travail au minimum, et donc changer la nature du travail et non pas utiliser des machines pour alléger les tâches des ouvriers, comme le proposait Bellamy, par exemple. Pourtant Morris n'était pas un luddite¹⁴ : en effet, il n'interdit pas tout usage des machines,

¹² « For Morris, the Renaissance and Reformation corrupted society and politics as they corrupted Art. They confiscated land from the Church and turned it over to a new and rapacious nobility. They set up the civil government as the supreme power, with its chief function the protection of the private property [...] The industrial Revolution brought with it middle-class democracy, factory work, wage slavery, and cheap goods » (Crane Brinton, *Morris in English Political Thought in the Nineteenth Century*, London : Ernest Benn, 1949, 255).

¹³ Morris, in J. W. Mackail, *The Life of William Morris, two volumes in one*, New York : Dover Publications Inc., vol. ii, 244.

¹⁴ Dans son atelier d'arts décoratifs, Morris and Co, à Merton Abbey ou dans son imprimerie, Kelmscott Press, Morris utilisa les meilleures presses, car il ne voyait pas pourquoi il devait contraindre ses employés à des tâches routinières pour

mais il les maintient en marge des principales activités économiques du roman.

a) *La « déqualification » des travailleurs*

Une des pires conséquences de la Révolution Industrielle pour la classe ouvrière fut la déqualification des artisans qui furent réduits à suivre le rythme infernal et routinier des machines¹⁵, placées dans des ateliers dont les immenses dimensions écrasaient encore davantage les hommes qui y passaient leurs journées. Les hommes n'étaient plus maîtres de leur temps ni de leurs gestes et si Morris pensait que quelques rares machines devaient être conçues pour compléter le travail humain¹⁶, son roman fait plutôt l'apologie du travail manuel.

La seule motivation des hommes pour accepter un emploi en usine était leur volonté de survivre. Ils étaient donc devenus les esclaves de leurs conditions de vie. De plus, Morris rejetait violemment l'idée que les machines permettent aux ouvriers de gagner du temps, en fait, disait-il, les gains de productivité ne profitaient qu'aux hommes d'affaires mais pas aux ouvriers qui devaient, eux, travailler toujours plus vite, au gré des améliorations techniques.

Dans *News from Nowhere*, un personnage annonce avec fierté la fin de l'âge des inventions. Le temps est devenu un instrument de la mesure du travail au même titre que la quantité : Hammond s'emporte en entendant Guest mentionner les avantages supposés des machines : « the labour-saving machines ? Yes, they were made to

un résultat médiocre. (Voir David Leopold, 'Introduction', in *News from Nowhere*, Oxford, 2003, xviii).

¹⁵ « The poor devil of the fourteenth century, his work was of so little value that he was allowed to waste it by the hour in pleasing himself and others ; but our highly – strung mechanic his minutes are too rich with the burden of perpetual profit for him to be allowed to waste one of them on art ; the present system will not allow him — cannot allow him — to produce works of art » (May Morris, *The Collected Works of William Morris*, London : Longman, Green & Co, 1910-15, vol. xxiii, 90).

¹⁶ « If the necessary reasonable work be a mechanical kind, I must be helped to do it by a machine, not to cheapen my labour, [...] so that [...] I may be able to think of other things while I am tending the machine » Morris, *Works*, vol. xxiii, 20.

‘save labour’ [...] on the piece of work in order that it might be expended – I will say wasted – on another, probably useless piece of work » (125).

Morris dénonçait aussi la baisse de la qualité des produits fabriqués en usine. Seul le socialisme pouvait transformer les règles de la production et autoriser les travailleurs à fabriquer de beaux objets de qualité et à supprimer la production de pseudo œuvres d’art¹⁷ dont se contentaient les riches victoriens (212), car ils ne connaissaient pas les véritables chefs d’œuvres. La simple imitation du gothique est pernicieuse car un artiste ne copie pas ses maîtres mais crée une œuvre originale, les imitations de peintures ou de sculptures qui envahissent les maisons et les rues de Londres sont autant de preuves de la faillite du sens esthétique des contemporains de l’auteur. Au cours d’une de ses conférences, Morris rappela à ses collègues artisans-décorateurs : « the best art [is] the pictured representation of men’s imaginings, what they have thought » (258).

b) Salaires de subsistance et cycles économiques

Tout comme St. Thomas More¹⁸, Morris s’éleva contre la course aux profits, l’accumulation des capitaux et l’accroissement de la pauvreté au XIX^{ème} siècle. Ils pensaient tous deux que les villageois seraient capables de satisfaire leurs besoins en travaillant peu de temps chaque jour. Morris considérait, tout comme Marx, que le capitalisme était fondé sur le vol du produit du travail des pauvres

¹⁷ « Competitive salesmanship, or, to use a less dignified word, the puffery of wares, has now got to such a pitch that there are many things which cost far more to sell than to make [...] Adulteration follows inevitably, and fashion aiding, flimsy and pretentious goods drive out the sound as bad coins drive out good ones », (Morris, *Works*, vol. xxiii, 103 et 8).

¹⁸ St Th. More, dans son livre, avait dénoncé la destruction de la vie villageoise traditionnelle provoquée par les séries d’*enclosures* des pâturages communaux, qui dura du XIII^{ème} siècle au XIX^{ème} siècle. En effet, la récupération et la concentration des terres entre les mains des seigneurs enrichirent une poignée de possédants et appauvrirent la majeure partie de la population, en particulier au XVI^{ème} siècle.

par les riches, il en fit un thème récurrent de son œuvre littéraire¹⁹ et politique.

L'auteur lutta également contre la concurrence qui s'instaurait entre les travailleurs pour obtenir du travail, ce qui faisait baisser le niveau des salaires pour atteindre le niveau de subsistance, ainsi que l'avait très bien démontré l'économiste Ricardo²⁰ : utilisant les théories de Malthus sur la population, Ricardo expliquait qu'un accroissement des salaires impliquerait inmanquablement un accroissement de la population ouvrière ce qui, en raison du phénomène de la concurrence entre les demandeurs d'emplois, entraînerait un abaissement ultérieur des salaires.

Mais Morris était totalement opposé à cette lutte fratricide comme à celle à laquelle se livraient les entreprises nationales et étrangères car la course à la baisse des coûts a des conséquences désastreuses sur le niveau de vie des travailleurs sans véritable gain pour les entreprises qui s'engagent ainsi dans une continuelle guerre commerciale. L'obsession de produire à bas prix les poussait à réduire en premier les coûts salariaux, puisqu'ils étaient l'élément le plus flexible de la gestion des entreprises :

To this 'cheapening of production', as it was called, everything was sacrificed : the happiness of the workman at his work, nay, his most elementary comfort and bare health, his food, his clothes, his dwelling, his leisure, his amusement, his education (124).

Morris dénonçait une autre conséquence négative du capitalisme dont souffrirent les travailleurs : les cycles économiques. En effet, les entreprises, en désirant inonder les marchés de produits toujours moins chers, en fabriquaient bien plus que la demande effective n'en exigeait, provoquant des surproductions ainsi que des

¹⁹ « As the potter lives by making pots, so we live by robbing the poor », (Morris, « A King's Lesson », in *The Commonweal*, 18 September 1886, in *News from Nowhere*, p. 22. Voir Morris, *A Dream of John Ball*, publié en feuilleton in *The Commonweal*, from 13rd November 1886 to 22nd January 1887). Marx parla, lui, d'exploitation des travailleurs.

²⁰ (Voir, « Ricardo », in *Histoire des Pensées Economiques*, Paris : Sirey, 54-65). David Ricardo, 1820-1850, économiste de l'Ecole de Manchester.

faillites, ceci entraînant inévitablement un ralentissement de la demande et donc de la production.

Les ouvriers qui avaient dû travailler à un rythme soutenu pour un salaire de misère pour respecter les stratégies commerciales des hommes d'affaires, perdaient soudain leurs emplois. Dans leurs vies, alternaient des périodes d'épuisement et de désespoir. Morris pensait que : « a new principle [was needed]. That principle is socialism, revolutionary socialism. There can be none 'rose – water cure' for the evils of modern society »²¹.

II. Nowhere : un pays d'abondance

1. Le plaisir de travailler

Le plaisir de travailler est un thème central du roman. Morris voulait que chacun partage la sensation qu'il éprouvait lui-même dans les diverses activités professionnelles et intellectuelles qu'il exerçait. L'homme peut échapper à sa condition d'esclave en se livrant à des tâches épanouissantes qui lui permettent de développer ses capacités physiques, intellectuelles et spirituelles²². C'est pourquoi les personnages jeunes de *News from Nowhere* exercent tous plusieurs types d'activité afin d'avoir une vie équilibrée.

Morris dressa la liste des conditions requises pour que le travailleur soit heureux : être libre d'exercer les activités de ce choix, fabriquer des objets utiles à tous, déterminer son propre rythme de travail, bénéficier de longues périodes de repos et de loisirs, varier le type de ses activités dans la journée, accomplir l'ensemble des tâches nécessaires à la fabrication des objets et avoir le loisir d'embellir ces produits selon ses propres goûts. On le voit, cela allait totalement à l'encontre du système industriel de production qui obéissait à une organisation centralisée et qui pratiquait la division du travail.

En outre, pour pouvoir être heureux et produire de beaux objets, les habitants devaient vivre dans un environnement plaisant, Morris rêvait de rues bordées d'arbres, de ciel clair et de maisons

²¹ Morris, *Works*, vol. i, 366.

²² Cette théorie du travail s'oppose partiellement à celle de Samuel Smiles, 1812-1904, qui écrivit *Self-Help*, en 1859, pour diffuser son *gospel of work*.

agréables à vivre. Morris appréciait tout spécialement les arts décoratifs et l'architecture : ainsi Guest visite-t-il un chantier en construction où une femme sculpte la pierre avec enthousiasme.

a) Gratuité du travail de l'artisan-artiste

Dick avait, au tout début du livre, expliqué à Guest qu'il ne pouvait concevoir d'être rémunéré pour son travail de passeur sur le fleuve :

As you see this ferrying and giving people casts about the water is my 'business,' which I would do for anybody ; so to take gifts in connection with it would look very queer (50).

Old Hammond explique, au chapitre XV, que nulle menace ni aucune gratification financière n'est nécessaire pour motiver les habitants. De nouveau, le lecteur est surpris par la dimension religieuse que l'auteur donne à son propos ; le travailleur devient l'égal de Dieu :

Plenty of reward' said he – 'the reward of creation. The wages which God gets, as people might have said time gone. If you are going to be paid for the pleasure of creation, which is what excellence in work means, the next thing we shall hear of will be a bill sent for the begetting of children.' (122)

Si Morris rend hommage à Fourier (122) et rappelle que le travail est un plaisir et qu'il convient de ne pas s'en priver, John Ruskin est le penseur qui influence le plus la vision esthétique du travail que développe Morris dans tous ses écrits :

For the lesson which Ruskin teaches us is that work is the expression of man's pleasure in labour [...] But in their times neither Owen nor Fourier could possibly have found the key to the problem with which Ruskin was provided. Fourier depends, not on art

for the motive of the realization of pleasure in labour but on incentives [...] and on reasonable arrangements.²³

Ruskin partagea avec beaucoup de ses contemporains une vision religieuse de l'art puisque celui-ci était l'expression de la vérité de Dieu. La révolution industrielle avait complètement séparé le travailleur de son art, il fallait donc revenir à une époque pré-capitaliste. Morris reprit, dans *News from Nowhere*, l'idée émise par Ruskin pour qui la vie, et non l'argent, est source de tous les bonheurs : « The reward of labour is 'life'. Is that not enough? » (122).

Dans le roman, aucune tâche n'est de conception ou de réalisation difficiles, puisque le travail doit être fondamentalement attractif²⁴ : « work is pleasure and pleasure [...] is work » (122). Le travail agricole est considéré par Ruskin et par Morris comme une activité agréable et essentielle de l'activité humaine.

Dick, le passeur de la Tamise en parle fréquemment à Guest comme d'un plaisir que tous apprécient, à par quelques bâtisseurs : « I am a little surprised at this time of the year, why are they not haymaking with you? »(194). La moisson est présentée comme l'antithèse de la production industrielle, pourtant elle fait l'objet d'une organisation précise, puisque les moissonneurs reprochent à Dick d'avoir trop bien respecté la date convenue pour son arrivée dans le village²⁵.

²³ Morris, « Preface to *The Nature of Gothic*, a chapter from *The Stones of Venice*, by John Ruskin », in *News from Nowhere*, 367 et 368-9.

John Ruskin, 1819-1900, connu pour ses critiques d'art s'intéressa également à l'économie politique, il publia ses pensées dans un essai qui eut une grande influence sur l'*Independent Labour Party* puis sur le mouvement travailliste. (Voir John Ruskin, « Essays », in *The Cornhill Magazine*, 1860, reprinted as *Unto the Last*, 1862).

²⁴ Morris, « Art and Labour » in Eugene D. Lemire, *The Unpublished Lectures of William Morris*, Detroit : 1969, p. 96. Morris « The Social Ideal », in *Works*, vol. xxiii, 225.

²⁵ Voir Nadia Khouri, « The clockwork and eros : models of utopia in Edward Bellamy and William Morris » in *CLA Journal*, March 1981, 24 (3), 376-399.

b) L'apprentissage manuel est privilégié

La Révolution a besoin d'un Homme Nouveau qu'il faut créer grâce à un nouveau type d'éducation, afin d'éviter ce que Morris appelle les contre-révolutionnaires.

Dick vante les mérites de l'apprentissage des enfants, car ceux-ci cherchent essentiellement à imiter leurs parents (65 et sq.). Il n'y a plus d'école ni d'université car tous sont par nécessité des autodidactes. Les enfants paraissent devoir apprendre à lire tout seuls, ils ont libre accès aux livres mais sans qu'aucun programme intellectuel ne soit établi. Les enfants sont au contraire encouragés à savoir nager, monter à cheval, chasser et moissonner, jardiner et creuser des routes, bâtir des maisons ou faire de la poterie.

Une exception à ces activités manuelles : les langues étrangères ou régionales. L'écriture n'est pas favorisée puisqu'il existe des presses rudimentaires qui rendent des services suffisants. Les quelques étudiants ou les savants évoqués dans le roman sont maintenus dans le lointain, et aucune explication n'est donnée sur la manière qu'ils ont d'étudier. Seul Hammond, le vieil historien trouve grâce aux yeux des personnages principaux. Son utilité réside dans son discours politique tout acquis à la gloire de la société nouvelle. La rédaction de romans est considérée avec condescendance par Dick, qui admet cette faiblesse chez l'éboueur du quartier.

Morris démontra ainsi sa crainte des débats politiques et sa peur de voir de nouvelles inventions acceptées comme une aide à la manutention par quelques habitants de Nowhere. Un peuple qui doit passer son temps à tirer de la terre de quoi se nourrir ou dépenser son énergie à ramer sur un fleuve n'offre que peu de risque de rébellion au pays du sourire.

2. Quelques interrogations au Pays du Plaisir Permanent

Morris imagine la ville idéale comme étant : » *impregnated with the beauty of the country and the country with the intelligence and vivid life of the town* »²⁶. Guest découvre dans *Nowhere* des

²⁶ Morris, « *Tours in the Country* », in John W. Mackail, *The Life of William Morris, two volumes in one*, New York : Dover Publications Inc, vol. ii, 305.

espaces verts là où se dressaient des usines polluantes, l'eau de la Tamise est claire (46), c'est ce que note immédiatement Guest dès son réveil en 2001. Pour accentuer le côté extraordinaire de la nouvelle société, l'auteur use très fréquemment du substantif « *pleasure* » et des adjectifs « *pleasant* », « *merry* » et « *happy* » :

The whole mass of architecture which we had come upon so suddenly from amidst the pleasant fields was not only exquisitely beautiful in itself, but it bore upon it the expression of such generosity and abundance of life that I was exhilarated to a pitch that I had never yet reached. I fairly chuckled for pleasure (62).

Ceci contraste avec l'époque victorienne uniformément sinistre, lugubre et grise. L'insistance que mettent les habitants de *Nowhere* à qualifier toute activité de « plaisante » risque d'intriguer le lecteur : leur sentiment de bonheur est-il réel ou bien sont-ils contraints de manifester leur enthousiasme régulièrement ?

Seul le grand-père d'Ellen déclare son scepticisme face à la nouvelle société, mais il est considéré par tous comme un « vieux grincheux » qui ne comprend plus son époque. Le vieillard souhaiterait débattre avec Guest, puisque personne d'autre n'attache la moindre importance à ses propos : il tente de parler des avantages de la concurrence, il voudrait savoir pourquoi Guest semble approuver la nouvelle société, mais le visiteur refuse de s'engager dans cette voie. Pour dissuader son grand-père de poursuivre la conversation, Ellen lui rappelle que, depuis plusieurs années, il vit grâce à la bienveillance de la communauté :

You, grandfather, have done no hard work for years now, but wander about and read books, and have nothing to worry you ; and as for me I work hard when I like it, because I like it, and think it does me good, and knits up my muscles, and makes me prettier to look at, and healthier and happier (181).

L'explication véhémement d'Ellen est tellement circonstanciée, qu'elle semble vouloir convaincre autant son grand-père que Guest d'un dogme auquel elle ne croit pas elle-même totalement. Son désir de persuader Guest de rester vivre avec elle va à l'encontre

de l'apparence d'indépendance satisfaite qu'elle souhaite donner. Elle ne ressemble en rien à la femme émancipée qui aspire à s'assumer pleinement, au contraire elle recherche l'appui d'un homme de cinquante-six ans (213) pour l'aider, puisque son grand-père n'est plus apte à le faire : « I was going to propose that you should live with us where we are going. I feel quite old friends with you, and I should be sorry to lose you » (217). Guest s'abstient d'approfondir les raisons de l'attitude de la jeune femme et se laisse charmer quelques instants par sa beauté.

a) Risques de pénuries de travail ou de marchandises

Il est à noter cependant que la société idéale suscite quelques interrogations sur sa viabilité. Nowhere est un avatar du pays de Coccagne où le soleil brille toujours, où les habitants jeunes et vieux sont en bonne santé et ne présentent aucun handicap : « and several times as we passed by a garden we were offered baskets of fine fruit by children and young girls » (77). Pourtant Londres reste une grande ville : des foules se pressent dans le quartier de Piccadilly (70) et Hampstead est présenté comme une zone urbaine qu'il faut nourrir. Il faut également y créer des activités professionnelles.

Une crainte du XIX^{ème} siècle se glisse, parfois, dans le propos d'Hammond : la peur viscérale de manquer de travail : autrefois il s'agissait des angoisses liées à la misère des sans-emploi, dans Nowhere, il s'agirait plutôt de la peur de s'ennuyer : « there is a kind of fear growing up amongst us that we shall one day be short of work » (122). Ce sentiment réapparaît à plusieurs reprises dans le livre ; sans doute les difficultés que connaissaient les victoriens hantaient-ils l'esprit de l'auteur au point qu'il ne peut y échapper totalement. Mais Guest est supposé comprendre qu'il n'y a pas de limites à l'embellissement d'une œuvre artistique ni à l'approfondissement d'une recherche scientifique. La cité idéale ne connaîtra pas la fin du travail, affirme Hammond comme pour exorciser sa peur. Le vieil historien utilise pourtant des termes effrayants pour parler d'un chômage éventuel : « *work-hunger* », le lecteur imagine des foules d'hommes et de femmes désœuvrées réclamant le travail auquel ils aspirent.

L'absence de concertation concernant le niveau de la production nécessaire à la survie de la communauté exclut toute organisation locale ou nationale du travail ; or nulle pénurie de denrées essentielles n'est à déplorer ! Il apparaîtrait donc miraculeux que la volonté seule des villageois puisse déterminer sans erreur la quantité de biens à distribuer. En effet, par souci de réalisme, Morris écrit une scène entre Guest et la jeune serveuse, dans le magasin de tabac d'en face, indiquant que les habitants doivent faire des stocks puisque certaines marchandises risquent de venir à manquer : » 'But you haven't weighted it,' said I, 'and – how much am I to take?' 'Why,' she said, 'I advise you to cram your bag, because you may be going where you can't get Lakatia' » (73). Mais il ne développe pas ce point et ne propose aucune solution, car il lui faudrait reconnaître qu'une centralisation de l'organisation des productions et des marchés est nécessaire.

b) La division du travail n'existe que pour les tâches ménagères

Morris aimait à diversifier ses activités et il prête à tous ses lecteurs les mêmes goûts. Cependant, l'utilisation des savants à la moisson pendant que les ouvriers agricoles prennent du repos (224) semble une gestion particulière des compétences.

En effet, la place des savants reste ambiguë ; ils vivent à l'écart des personnages principaux, cependant Dick explique que : « the learned men [...] should [...] come to take their more humble part in the haymaking » (227).

La moisson, d'ailleurs, n'est pas faite à l'aide de machines : « in the half-century that followed the Great Change [...] machine after machine was quickly dropped under the excuse that the machines could not produce works of art » (201). Il paraît difficile d'imaginer qu'une activité aussi simple puisse devenir une oeuvre d'art, mais l'absence de moissonneuses-batteuses oblige une grande partie de la population à consacrer de nombreuses journées à cette activité vitale. Morris pousse même la malice à faire imiter par des hommes le travail que faisaient les machines au XIX^{ème} siècle (199).

Son intransigeance au sujet de la division du travail paraît être de nature idéologique plutôt que le résultat d'une réflexion rai-

sonnable et adaptée à chaque circonstance. En outre, de simples allusions faites au sujet des rares machines utilisées pour soulager les hommes des tâches les plus pénibles ne suffisent pas à expliquer leur fabrication ni à déterminer les modalités d'approvisionnement de leur source d'énergie. Qui s'occupe de leur entretien dans un pays où la technique n'est pas encouragée ?

Malgré son refus généralisé de la division du travail, Morris accepte cependant une exception au sujet de la répartition des tâches ménagères : elles sont attribuées tout naturellement aux femmes. Hammond, son porte-parole, écarte toute discussion à ce sujet : « don't you know that it is a great pleasure to a clever woman to manage a house skilfully, and to do it so that all the house-mates about her look pleased » (94). Il lui semble parfaitement naturel que les femmes aiment à s'occuper de la cuisine et des hommes de la maison²⁷.

Peut-être les féministes pourraient-elles déplorer qu'un plaisir aussi intense ne soit pas partagé par tous, et penser que le regard satisfait des bénéficiaires du nettoyage de la maison ressemble quelque peu à celui des maîtres d'autrefois sur leurs dociles servantes.

Il est vrai que dans ses écrits politiques, Morris s'exprime encore plus clairement sur le rôle des femmes dans la société. Il souhaite qu'elles soient exclues de la sphère publique tant que le socialisme ne sera pas appliqué, mais il ne leur accorde que le droit d'exercer les tâches pour lesquelles, selon lui, elles sont les plus adaptées :

By no means, women's talents carry the same as those of men [...] I don't know why women would be lawyers [...] The medical profession seems to be suited for women [...] They have a decided faculty for managing and organizing.²⁸

²⁷ Voir Ruth Levitas, « Who holds the house? », *Domestic Labour in the Works of Bellamy, Gilman and Morris*, in *Utopian Studies*, 1995, 6 (1), 65-84.

²⁸ Morris, *The Journal of the William Morris Society*, vol. X, 4, in Sarah Tooley, « A Living Wage for Women » in, *The Women Signal*, 1894, 19 (4).

Morris reprend dans une de ses lettres : « Of course, we must claim absolute equality of condition between women and men [...] but it would be poor economy setting women to do men's work. »²⁹

Conclusion

Dans *News from Nowhere*, tous les jeunes travaillent ; les personnes âgées semblent bénéficier d'une retraite, comme le grand-père d'Ellen, mais aucune information précise n'est donnée à Guest sur ce sujet. Reste le rejet par les habitants de toute classe oisive³⁰ :

a good many people who were hereditarily afflicted with a disease called Idleness because they were the direct descendants of those who in the bad times used to force other people to work for them - the people, you know, who are called slave-holders or employers of labour in the history books (75).

Morris compare malicieusement les riches aux pauvres qui vivent tous du travail de la classe productive. Au XIX^{ème} siècle, seuls les indigents étaient appelés « oisifs », or Hammond évoque à plusieurs reprises ces riches frappés de la maladie de l'oisiveté, un genre de lèpre, dit-il à Guest. Il a fallu écarter ces malades du reste de la population et parfois les contraindre à travailler (75) jusqu'à la totale disparition de cette catégorie sociale.

Morris insiste sur l'obligation collective de l'humanité de travailler pour survivre, mais il rejette totalement le concept de la malédiction de l'Ancien Testament qui condamne tous les hommes à souffrir depuis Adam³¹ : « [there is] no man any longer to venture to

²⁹ Norman Kevin (ed.), *The Collected Letters of William Morris*, Princeton, Princeton University Press, 1987, vol. II, 545.

³⁰ « First you must be free ; and next you must learn to take pleasure in all the details of life [...] since others will be free, you will have to do your own work », (Morris, « The Society of the Future », in A., L., Morton (ed.), *Political Writings of William Morris*, London : Lawrence and Wishart, 1984, 195).

³¹ « Il t'en coûtera pour tirer du sol ta nourriture tous les jours de ta vie. Il te donnera épines et chardons, et tu mangeras l'herbe des champs. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front jusqu'à ce que tu retournes à la terre », 'Genèse' (III-17-18).

call the Curse of labour : for surely then we shall be happy in it »³².
Les hommes doivent pouvoir s'épanouir dans leur travail et produire
des œuvres d'art, loin de l'enfer des usines victoriennes.

Joëlle Harel³³

BIBLIOGRAPHIE

- BACON, Francis, *The Major Works*, Oxford: Oxford University Press, (1592-1626), 2002, 814 p.
- BELLAMY, Edward, *Looking Backward, 2000-1887*, Harmondsworth : Penguin, (1888), 1984, 234 p.
- BENTLEY, Michael, *Politics without Democracy, 1815-1914, Perception and Preoccupation in British Government*, London : Fontana Paperbacks, 1984, 446 p.
- BRIGGS, Asa, *Victorian Cities*, Harmondsworth : Penguin, (1963), 1977, 412 p.
- CARLYLE, Thomas, *Past and Present*, London : J. M. Dent & Sons, (1843), 1966, 304 p.
- COLE, G.D.H. & POSTGATE, Raymond, *The Common People, 1746-1946*, London : Methuen and Co ltd, (1938), 1966, 754 p.
- DENIS, Henri, *Histoire de la Pensée Economique*, Paris : PUF, 1966, 725 p.
- EVANS, Eric, J. (ed.), *Social Policy 1830-1914, Individualism, Collectivism and the Origins of the Welfare State*, London : Routledge & Keagan Paul, 1978, 301 p.
- HARRIS, José, *Unemployment and Politics, A study in English Social Policy, 1886-1914*, Oxford : Oxford University Press, 1972, 411 p.
- HARTWELL, R., M., *The Causes of the Industrial Revolution In England*, London, New York : Methuen and Co ltd, 1967, 174 p.
- HERTZKA, Théodore, *Un Voyage à Terre-Libre, coup d'œil sur la société de l'avenir*, Paris, Genève : Slatkine Reprints, (1894), 1980, 270 p.

³² Morris, « The Lesser Arts », conférence donnée devant la *Trades Guild of Learning*, London 1877, in *News from Nowhere*, 253.

³³ Université de Paris XII, 61 av. du Général de Gaulle, 94010 CRETEIL, France.

- HOBBSBAWM, E., J., *The Pelican Economic History of Britain, vol 3, From 1750 to the Present Day, Industry and Empire*, Harmondsworth : Penguin, (1968), 1980, 384 p.
- HUDSON, Pat, *The Industrial Revolution*, New York : Routledge, 1992, 244 p.
- MALTHUS, Thomas, *An Essay on the Principle of Population*, London : Penguin, (1798), 1985.
- MAYHEW, Henry, *London Labour and the London Poor*, London : Penguin, (1849-50), 1985, 509 p.
- MILL, John, Stuart, *On Liberty*, Harmondsworth : Penguin, (1859), 1982, 187 p.
- MORE, Thomas, Sir, Saint, *Utopia*, New Haven, London : Yale University Press, (1536), 2001, 173 p.
- MORRIS, William, *News from Nowhere and Other Writings*, London : Penguin, (1890), 1998, 430 p.
- NAVAILLES, Jean-Pierre, *Londres victorien, un monde cloisonné*, Seyssel : Champ Vallon, 1996, 203 p.
- ROBERTS, Robert, *The Classic Slum, Salford Life in the First Quarter of the Century*, Harmondsworth : Penguin, (1971), 1983, 266 p.
- SMITH, Adam, *The Wealth of Nations*, London : Penguin, (1776), 1986, *book I-III*, 537 p., *book IV-V*, 602 p.
- WEBER, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, (1906), 1967, 286 p.
- WILLIAMS, Raymond, *Culture and Society, 1780-1950*, Harmondsworth : Penguin, (1958), 1971, 348 p.

